

Les jésuites et la théologie

(Ce texte reprend – en le remaniant légèrement – la conclusion d'un exposé préparé en 2014, en vue d'une soirée qui devait présenter, à Lyon, le livre de Michel Fédou Les théologiens jésuites. Un courant uniforme ? Lessius, Bruxelles, 2014).

On ne peut être que frappé par la grande diversité des théologies élaborées par des jésuites depuis le 16^e siècle jusqu'à nos jours. Peut-on néanmoins, malgré ou à travers cette diversité, repérer des constantes, voire même une communauté d'inspiration ? Telle est la question sur laquelle je voudrais ici réfléchir.

Un préliminaire s'impose : lorsqu'on parle des théologies jésuites, on ne doit jamais oublier que ces théologies ne doivent pas être considérées isolément. Cela est plus vrai que jamais depuis une cinquantaine d'années : les théologiens jésuites travaillent avec beaucoup d'autres – laïcs, prêtres et religieux –, et ils sont souvent engagés dans des tâches collectives, que ce soit au sein d'institutions universitaires ou dans d'autres cadres ; certains d'entre eux produisent assurément des œuvres qui ont un caractère plus personnel, mais leur pensée rencontre souvent celle d'autres théologiens qui réfléchissent plus ou moins dans la même ligne.

Mais il n'en est pas moins légitime de s'interroger sur ce qui, aujourd'hui comme dans le passé, contribue à caractériser le travail théologique des jésuites.

Je partirai volontiers d'un paradoxe : en un sens, la diversité même des théologies jésuites dit quelque chose de ce qui en fait l'originalité – dans la mesure du moins où cette diversité manifeste leur souci de prendre en compte la particularité de chaque lieu et de chaque temps. De fait, dès les origines, Ignace de Loyola invitait à trouver dans chaque situation les manières de parler et plus largement les manières de vivre les plus appropriées, au service de ce qui était à ses yeux la finalité apostolique de la Compagnie de Jésus. Cette visée s'est par la suite exprimée de bien des façons, par exemple à travers la pédagogie dans les collèges, et plus que tout dans le cadre de l'expérience missionnaire (des jésuites comme Ricci en Chine ou De Nobili en Inde sont allés fort loin dans le sens de ce qu'on appelle à l'époque contemporaine l'« inculturation » du christianisme). Or la variété même des théologies jésuites peut se comprendre aussi dans cette perspective : du fait même que les jésuites se sont toujours voulu présents aux problèmes et défis de leur propre temps, ils ont pu se préoccuper au 17^e siècle des questions soulevées par le jansénisme, à une autre époque des questions soulevées lors de la crise moderniste, ou bien, plus près de nous, des questions touchant le dialogue avec les cultures

et les religions ou des questions liées à l'option préférentielle pour les pauvres ; et il n'est pas étonnant que, dans notre âge de mondialisation et de pluralisme radical, les centres d'intérêt des théologiens jésuites soient eux-mêmes plus que jamais variés en fonction des lieux où ils travaillent et des questions auxquelles ils sont confrontés dans tel pays ou tel continent.

Mais on ne saurait trop y insister : cet extraordinaire souci d'adaptation (et la diversité qui en découle), n'est pas voulu en soi, il est toujours subordonné à ce qui a été dès le commencement et demeure toujours la finalité apostolique de la Compagnie de Jésus – à savoir, selon la formule d'Ignace de Loyola, « aider les âmes ». C'est là un point essentiel : dans la tradition de la Compagnie, la théologie – si importante soit-elle – n'est pas à elle-même sa propre fin, elle est au service de la mission qui est d'aider des hommes et des femmes de chaque époque à connaître l'Évangile, à en vivre, à trouver dans leur vie les chemins de l'union à Dieu. Certes, cette visée même suppose que les jésuites aient une bonne formation théologique ; elle suppose aussi que certains jésuites se consacrent plus directement au travail théologique à travers la recherche, l'enseignement et les publications ; mais cela même est à entendre comme un service du corps de la Compagnie et, au-delà, comme un service de l'Église en vue de la mission. Les théologies jésuites, dans leur diversité même, doivent se comprendre dans cette perspective d'abord apostolique qui est celle de la Compagnie en son ensemble. C'est cette même perspective qui explique l'attention toute particulière que des théologiens jésuites ont donnée, depuis le 16^e siècle, à la morale et à l'expérience spirituelle, ou celle qu'ils donnent de nos jours aux questions pastorales qui se posent ici et là. Mais la théologie fondamentale et dogmatique doit elle aussi s'entendre comme un service de la foi, elle doit aider à progresser dans l'intelligence de cette foi et elle est elle-même ordonnée à la mission de l'annonce de l'Évangile dans le monde – et plus spécifiquement dans le monde d'aujourd'hui ; il est à ce sujet significatif qu'Ignace de Loyola, tout en invitant à louer la « théologie positive », c'est-à-dire l'étude de « docteurs » anciens tels que saint Jérôme ou saint Augustin, invitait aussi à louer la « théologie scolastique », c'est-à-dire la théologie de saint Thomas ou saint Bonaventure, car, disait-il, celle-ci a en propre « de définir et d'expliquer pour notre époque ce qui est nécessaire pour le salut éternel et pour mieux combattre et dénoncer toutes les erreurs et tous les sophismes¹ ».

Cela étant reconnu, il est possible d'aller plus loin et d'identifier, par-delà la diversité des théologies jésuites elles-mêmes ordonnées au service de l'Évangile à telle ou telle époque,

¹ *Exercices Spirituels*, n° 363.

quelques orientations de fond qui renvoient finalement à l'expérience fondatrice qui fut celle d'Ignace de Loyola et dont témoignent les *Exercices Spirituels*. Il est caractéristique que l'un des plus grands théologiens jésuites du 20^e siècle, Karl Rahner, se soit beaucoup attaché à commenter ces *Exercices Spirituels* ; et il serait possible de montrer comment toute sa théologie en est profondément imprégnée. Mais là même où les théologiens jésuites ne traitent pas des *Exercices*, ils en sont nécessairement marqués – ne serait-ce que parce qu'ils les ont eux-mêmes pratiqués depuis leur noviciat.

Cette imprégnation des *Exercices Spirituels*, et plus largement de la spiritualité ignatienne, se vérifie d'abord à travers la place qui est donnée à la question de l'homme devant Dieu, de sa vocation et de sa destinée : l'homme est créé par Dieu, il doit chercher à travers toute sa vie comment louer et servir son Créateur, et il doit pour cela faire les choix qui lui permettent de répondre le mieux possible à l'appel du Seigneur. Cette perspective impliquait pour Ignace une juste articulation entre la grâce et la liberté ; certes, le don de Dieu est premier, mais – dans le contexte de la Réforme protestante au 16^e siècle – Ignace soulignait toute la place qui devait être reconnue à la liberté ; il le disait en ces termes dans ses « règles pour sentir avec l'Église » :

« Il ne faut pas s'étendre tellement sur la grâce, et avec tant d'insistance, qu'on fasse naître le poison qui va à supprimer la liberté. Il est donc possible de parler de la foi et de la grâce, autant qu'on le peut avec le secours divin, pour une plus grande louange de la divine Majesté. Mais non pas d'une manière ni avec une présentation telle que, surtout à notre époque si dangereuse, les œuvres et le libre arbitre en reçoivent quelque préjudice ou soient comptés pour rien². »

De façon comparable, Ignace préconisait de ne pas trop parler de la « prédestination » : une trop grande insistance sur celle-ci risquait en effet de laisser entendre que l'on était déjà sauvé ou condamné, et pouvait du même coup conduire à négliger les œuvres de la liberté ; de la même façon encore, Ignace soulignait qu'il ne fallait pas, au nom d'une insistance sur la foi, « donner occasion au peuple d'être négligent et paresseux dans les œuvres³ ». Or de telles préoccupations se retrouvent précisément dans toute l'histoire de la théologie jésuite. L'insistance sur la liberté, notamment, est manifeste ; indépendamment même de la forme

² *Ibid.*, n° 369.

³ *Ibid.*, n° 367 et 368.

extrême qu'elle revêt chez Molina, elle apparaît nettement chez les théologiens jésuites qui, au 17^e siècle, combattent la doctrine janséniste. Et si nous franchissons plusieurs siècles, nous remarquons ceci : la grande question théologique qui fut débattue dans la première moitié du 20^e siècle fut celle des rapports entre la nature et le surnaturel ; or c'était là encore une question qui touchait très directement la relation de l'homme à Dieu et les rapports entre la grâce et la liberté – ainsi qu'on peut le voir en particulier dans maints écrits de Henri de Lubac et de Karl Rahner. Et l'on sait qu'aujourd'hui encore le champ de l'anthropologie chrétienne retient souvent l'attention de théologiens jésuites – y compris à travers les questions nouvelles qui se posent désormais sur le terrain de la bioéthique, ou à travers les problèmes touchant la place de l'homme dans la nature et le cosmos. Il n'en va pas seulement de l'actualité de ces questions, il en va d'une fidélité à cette vision fondamentale de l'être humain telle qu'Ignace la reconnut jadis dans la situation de son propre temps.

L'imprégnation des *Exercices Spirituels* se manifeste aussi à travers l'importance donnée à la réflexion sur le Christ. On sait en effet toute la place que la spiritualité ignatienne donne au Verbe fait chair, Jésus-Christ, que le retraitant est invité à mieux connaître pour mieux l'aimer et le suivre, depuis sa nativité jusqu'à son Ascension ; c'est précisément en contemplant les mystères du Christ que ce retraitant apprend à discerner ce que Dieu attend de lui et prend des décisions en conséquence, et c'est son imitation du Christ et sa configuration au Christ qui lui permettent d'atteindre l'union à Dieu à travers son existence la plus concrète. Certes, il faut reconnaître que, malgré cette place du Christ dans les *Exercices Spirituels*, la christologie est souvent passée au second plan, à l'époque moderne, du fait même que les questions soulevées par le protestantisme et le jansénisme portaient surtout sur la prédestination, la grâce et la liberté. Pourtant, dès la fin du 16^e siècle et au début du 17^e, un théologien jésuite comme Francisco Suárez avait donné une grande place à la réflexion christologique, en étudiant et commentant longuement la « *tertia pars* » de la *Somme théologique* de saint Thomas – c'est-à-dire la partie de la *Somme* qui traite notamment du Verbe incarné. Et en tout cas la christologie a tenu et tient encore une place considérable dans les théologies jésuites de l'époque contemporaine. On le vérifie d'abord avec Karl Rahner, l'un des théologiens qui ont le plus plaidé pour une « christologie d'en bas », c'est-à-dire pour une christologie partant de la considération de Jésus-Christ telle qu'il s'est révélé dans son humanité concrète : comment ne pas reconnaître ici, très directement, la marque de l'héritage ignatien (même si l'insistance rahnérianne s'inscrit dans un mouvement théologique qui est beaucoup plus large) ? D'autres théologiens jésuites ont aussi montré, plus récemment, toute l'importance qu'ils attachaient à

la christologie : on peut citer, pour la France, les noms de Joseph Moingt et de Bernard Sesboüé, ou bien, pour l'Amérique latine, ceux de Juan Luis Segundo et Jon Sobrino (celui-ci invitant à une « *christopraxis* », c'est-à-dire à une action à la suite de Jésus selon les exigences du Royaume de Dieu, donc marquée par l'option pour les pauvres et le souci de la justice), ou encore, pour l'Asie, ceux de Michael Amaladoss (qui a écrit un livre sur les visages asiatiques de Jésus) ou d'Aloysius Pieris (avec sa belle réflexion sur l'itinéraire de Jésus depuis le baptême jusqu'au Calvaire, et sur la portée de cet itinéraire pour les chrétiens dans le double contexte de la religiosité et de la pauvreté asiatiques).

Dernier trait, enfin, que je retiendrai : le sens de l'Église. On sait combien Ignace fut attaché à ce point, et le livret des *Exercices Spirituels* en porte expressément la marque à travers ses « règles à observer pour avoir le sens vrai qui doit être le nôtre dans l'Église militante ». L'histoire de la théologie jésuite fait aussi écho à cela. Cela ne veut pas dire, évidemment, qu'il n'y ait pas eu parfois des conflits à propos de tel ou tel théologien : il faudrait rappeler ici les remous liés à la querelle des rites, ou encore, à l'époque contemporaine, les controverses occasionnées par l'ouvrage *Surnaturel* de Henri de Lubac et l'interdiction d'enseignement qui a frappé plusieurs théologiens jésuites de Fourvière en juin 1950. Plus récemment, il y a eu des débats ou conflits à propos de certains ouvrages de théologie écrits par des jésuites, tel Jacques Dupuis ou Jon Sobrino. Tous ces cas de figure sont d'ailleurs très différents et devraient être considérés séparément. Mais il est plus important de souligner comment certains jésuites, dans l'épreuve même qu'ils ont pu subir au sein de l'Église, sont demeurés d'une loyauté exemplaire : un très bel exemple en a été donné par Henri de Lubac qui, dans les années suivant son interdiction d'enseignement, a publié son admirable *Méditation sur l'Église*. De façon générale, on ne peut nier que les théologiens jésuites ont été le plus souvent habités par un souci profond de l'Église. Certes, ce souci s'est manifesté de manières fort diverses : pour prendre deux extrêmes, il a conduit certains théologiens à défendre vigoureusement, au 19^e siècle, la doctrine de l'infaillibilité pontificale, mais il a pu aussi conduire, dans les décennies récentes, à critiquer certaines positions qui ne paraissaient pas fondées. Mais on ne peut nier que, dans ce dernier cas lui-même, les critiques ont toujours été formulées au service de l'Église et pour son bien – et donc, de ce point de vue, dans l'esprit de ce « sentir avec l'Église » auquel Ignace invitait jadis.

Ces diverses caractéristiques manifestent ainsi, toutes ensemble, des parentés de fond ou une communauté d'inspiration qui, malgré la variété considérable des théologies jésuites dans l'espace et le temps, contribuent néanmoins à lui donner des orientations propres. Il est naturellement impossible de prédire les chemins que prendront les théologies jésuites à l'avenir – tant ils seront tributaires des questions nouvelles qui se poseront ici et là. Mais on peut du moins pressentir que, quelle que soit leur diversité, elles continueront d'être marquées en profondeur par la mémoire vivante de l'héritage ignatien – et plus précisément par une participation à l'expérience spirituelle qu'Ignace nous a transmise à travers les *Exercices Spirituels*. Les théologies jésuites sont assurément tributaires des contextes si variés dans lesquels elles s'élaborent. Mais elles ne peuvent être vraiment caractérisées comme des théologies jésuites qu'à la mesure du courant profond qui les porte et qui, ultimement, remonte à l'expérience spirituelle d'Ignace de Loyola – celui-là même que Nadal désignait comme « notre père, le théologien ».

Michel Fédou sj